

Québec français



Les invasions barbares
La perte de l'empire

Chantale Gingras

Number 131, Fall 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55696ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gingras, C. (2003). Review of [*Les invasions barbares : la perte de l'empire*]. *Québec français*, (131), 100–102.



Les invasions barbares

La perte de l'empire

PAR CHANTALE GINGRAS



Il y a toujours des barbares dans les nations les plus polies, et dans les temps les plus éclairés.

Voltaire



On l'attendait avec une brique et un fanal, cette suite du *Déclin de l'empire américain*. En 1986, le désormais célèbre film de Denys Arcand avait ravi tant la critique que le public. Le Québec – et la France, la Belgique, la Suisse, les États-Unis... –, avait eu le coup de foudre pour cette joyeuse bande d'intellos qui vivaient à coup de citations et arrosaient leurs discussions de gorgées de vin et de propos libertins. On leur envoyait tous un peu leur vie dissipée qui n'avait d'égale que la truculence de leurs propos et la force de leurs illusions politiques, même si dans cette micro-société qu'ils s'étaient créée, le plaisir, qui était roi, partageait son trône avec l'égoïsme. Car ces disciples d'Épicure, la morale, ils n'en avaient cure. Les corps se suivaient dans leur lit, ils aimaient comme ils li-

saient : intensément, goulûment... jusqu'à ce qu'un nouveau titre paraisse et accroche leur regard. Qu'ils brisent un mariage ou des illusions, cela importait peu. Le mot d'ordre était « Vivre » ; il fallait arracher à la vie ce qu'elle se refusait à donner. Au milieu de l'Empire qui déclinait, on se cantonnait dans l'empire des sens. Les hommes utilisaient les femmes, les femmes utilisaient les hommes. Ils péroraient chacun de leur côté, mais personne n'était dupe : l'être humain est capable du pire comme du meilleur, c'est bien connu. On sortait de ce film un peu désabusé, soit, mais avec cette étrange impression que tout était pour le mieux. Et on emportait avec nous la musique de François Dompierre et l'image de Geneviève Rioux assise au piano aux côtés d'une Dorothee Berryman toute pleine de force et de fierté blessée. Et puis le silence, pendant 17 ans. On a attendu impatiemment une suite : rien. On a fini par ne plus y croire, jusqu'à ce qu'Arcand nous offre

enfin ce scénario comme une bouteille de bon vin qu'il aurait patiemment laissé vieillir. Portrait d'une invasion souhaitée et applaudie¹.

Une brèche dans l'Empire

L'histoire des *Invasions barbares* prend appui sur le personnage de Rémy, le bon vivant du *Déclin*, que l'on retrouve bien mal en point : un cancer le ronge. À en juger par l'affiche du film, on est porté à croire que le mal l'a pris sournoisement par derrière, là où il était le plus vulnéra-



ble. Prostate ? Possible. Comme un clin d'œil que le destin ferait à ce mâle, le punissant par où il a péché... Toujours est-il que Rémy (interprété avec force par Rémy Girard) sent ce mal entrer en lui comme un cheval de Troie qui guette le moment où il baissera la garde pour le terrasser. Mais la maladie, cette invasion barbare qui s'attaque au corps et affaiblit l'esprit, a déjà créé une brèche dans l'empire : Rémy a perdu son insouciance. Il prend progressivement conscience de sa finitude et jette sur son passé un regard sévère, baigné d'amertume. Il entreprendra lui-même la satire de ses propres réalisations, allant jusqu'à regretter de ne pas avoir laissé derrière lui une œuvre plus tangible, plus durable. Louise (Dorothee Berryman) l'assiste dans cette épreuve, elle qui malgré toutes les trahisons lui est restée fidèle, car si elle n'a jamais pardonné au mari, elle n'a pu renier entièrement l'homme. C'est aussi elle qui appelle son fils, Sébastien (étonnant Stéphane Rousseau), au chevet de son père tandis que sa sœur Sylvaine (Isabelle Blais) vogue en plein Pacifique. Même s'il en a gros à reprocher à son père, Sébastien sera le *deus ex machina* qui redonnera un peu de dignité à son père et qui rappellera à lui ses condisciples éparpillés un peu partout sur le globe. Claude (Yves Jacques) quittera son palais romain, Dominique (Dominique Michel) laissera derrière elle l'Alaska, Diane (Louise Portal) abandonnera sa campagne et Pierre (Pierre Curzi) s'extraira de son giron familial pour participer à ces dernières retrouvailles.

Le mal qui ronge les hôpitaux

Le film s'ouvre sur un long travelling avant qui nous fait serpenter dans les corridors d'un hôpital montréalais. C'est exigü, encombré, bruyant, stressant, inhumain. Par cette image qui, est-il besoin de le préciser, est un peu hyperbolique, Arcand entre de plain-pied dans la critique. Cette lumière blafarde, ces plafonds éventrés, ces fils qui pendent au-dessus des corps parqués dans des civières le long des murs, sont autant de signes qui montrent que l'empire s'est bel et bien effondré. La santé, ministère inattaquable des Québécois, a été touchée en plein cœur. De ces hommes et ces femmes, si vulnérables dans leur jaquette d'hôpital, une poignée seule-

ment pourra espérer retrouver un tant soit peu de dignité dans ce milieu gangrené, *a priori* incurable, où les médecins débaptisent les patients et les auscultent sans distinction. À travers cette satire du milieu hospitalier, c'est la déshumanisation que Denys Arcand veut dénoncer, c'est cette invasion barbare de la bureaucratie dans le système de santé. Cette critique apparaît d'ailleurs de façon flagrante à travers ce discours délirant, formulé dans une impeccable langue de bois, que la directrice de l'hôpital (interprétée par Lise Roy) sert à Sébastien. Celui-ci trouvera cependant un argument capable de l'ébranler : la liasse de billets qu'il glisse dans un dossier parviendra miraculeusement à assouplir un système par trop empesé.

Les gardiens du temple

Au passage, Arcand égratignera également un fleuron des années 60-70, produit de la pensée socialiste, ce vœu pieux de mettre fin à l'exploitation des employés par leur employeur : le syndicat. Encore là, on verra l'échec du bon principe lorsqu'il est confronté à la réalité. En voulant protéger les travailleurs, les syndicats n'auront fait – c'est ce que montre Arcand ici – que les déresponsabiliser et leur faire perdre le sens du travail. À l'hôpital, les syndiqués installent une atmosphère de quasi terreur, brandissent leurs droits avant même de lever le petit doigt. Encore une fois, faut-il le repréciser, Arcand appuie fort sur le crayon : les syndiqués de l'hôpital sont présentés comme des bandits, comme des em-pêcheurs de soigner en rond.

La religion : invasion barbare dans l'esprit de l'homme

Face à la mort qui approche, Rémy demeurera profondément existentialiste. Il n'hésitera pas cependant à se lancer dans une bataille d'idées avec la religieuse qui lui rend visite dans l'espoir de le réconcilier avec Dieu. Rémy en profitera pour régler ses comptes une fois pour toutes avec l'Église catholique. À travers lui, c'est toute une génération d'intellectuels – dont fait évidemment partie Arcand – qui s'exprime et qui vient faire le procès de toute l'institution religieuse et mettre au jour ses crimes. De l'apathie du Pape face au génocide juif en passant par le massacre des Amérindiens, aucune lâcheté, aucune trahison,

aucune vilénie ne restera sous silence. Rémy fait aussi le décompte de ces centaines de milliers de personnes qui ont dû payer de leur vie la lubie de l'Église catholique qui avait si soif d'étendre son empire qu'elle a bafoué le droit à la vie. La religion se voulait civilisée, elle est devenue barbare. C'est ni plus ni moins que son *mea culpa* que l'Église est appelée à faire lorsqu'elle constate que ses temples se sont « mystérieusement » vidés en 1966 au Québec et que toutes les richesses de son empire d'hier ne valent plus rien dans celui d'aujourd'hui.

L'Empire perd ses lettres de noblesse

Si les travailleurs perdent le goût du travail, les intellectuels perdent aussi le goût de réfléchir... Rémy est un peu consterné de constater que les cohortes d'étudiants qu'il a tenté de former, d'éveiller, n'avaient qu'un souci en tête : leur note. Pas de flamme, pas de passion, pas de curiosité ; que des preneurs de notes, des vases qui attendent bêtement qu'on les remplisse... pour se vider dès le lendemain. Lorsqu'il leur annonce son départ, ses étudiants restent insensibles à son sort. La remplaçante semble correcte, c'est tout ce qui compte. Les décennies que Rémy a passées à préparer ses cours, à affiner sa pensée, à chercher à réveiller celle de ses étudiants s'envolent sitôt qu'il referme la porte derrière lui. C'est bête. À croire qu'il ne reste de lui que de la poussière de craie...

Aussi, on est frappé, voire mal à l'aise lorsque Arcand confronte habilement les deux générations – les *boomers* intellos et leurs rejetons – durant un repas où les références littéraires et politiques sont également au menu. La loquacité des Anciens



contraste avec le silence profondément médusé des Modernes qui y perdent leur latin. Les jeunes sont des barbares qui prennent part à un festin qu'ils ne peuvent réellement apprécier parce qu'ils ne sont pas accoutumés à cette nourriture de l'esprit. S'ils sont rois en leurs contrées, à cette table ils sont une quantité négligeable, désolante, aliénée.

Mais les Anciens ne sont pas dupes non plus : même s'ils reconnaissent la valeur globale du royaume des idées qu'ils ont bâti, ils en constatent aussi le déclin et mettent eux-mêmes à bas les grandes idées qui les ont enflammés et qui ont marqué la fin du XX^e siècle. Le marxisme, le communisme, le socialisme, Soljenitsyne et son *Archipel du Goulag*, le gauchisme, le maoïsme, le trotskisme, l'indépendantisme, le nationalisme, etc. sont sacrifiés à l'autel de la nouvelle ère : celle de l'argent, seule et dernière idéologie capable de rassembler encore les masses. Chez la nouvelle génération, le capitalisme se double d'anti-intellectualisme : les idées ne sont que du vent et le temps, on le sait bien, c'est de l'argent. Les penseurs sont une espèce en voie de disparition ; leurs rejets sont pratiques et non rêveurs. C'est maintenant qu'ils veulent tirer à eux les richesses de l'empire et tant pis s'il n'en reste rien demain. C'est avec force et justesse qu'Arcand souligne le fulgurant déclin de l'intellectualisme et la montée d'une nouvelle élite : celle de l'argent. Les barbares auront finalement envahi les derniers remparts de l'empire.

Une sournoise invasion : les gènes du père

Sébastien, le fils que Rémy présente lui-même comme le « prince des barbares », participera à cette aculturation généralisée, consommant volontiers les jeux vidéo, rejetant les livres. Tout chez lui semble s'être construit contre la figure du père : il est un capitaliste puritain, qui jongle avec les chiffres et parle la langue de Shakespeare à longueur de jour, accroché à son cellulaire comme à un cordon ombilical, alors que son père est un socialiste jouisseur, amoureux des lettres et de la langue française, épris de contacts humains. Tout semble vouloir les séparer. Cependant, si la relation entre les deux hommes est nettement orageuse au début du film, la maladie du père et la présence obligée du fils au

chevet de ce dernier amènera une accalmie. Sébastien finit par s'admettre qu'il aime foncièrement ce père dont il a tant détesté les infidélités, les absences, les manques. Ce qu'il ne peut cependant soupçonner encore dans son univers si parfaitement réglé, c'est que chez lui une invasion aussi sournoise que patiente est sur le point de sourdre : celle des gènes légués par le père. Qu'il le veuille ou non, Sébastien semble destiné à suivre les chemins tracés par son paternel. Les derniers moments du film, délicieusement ambigus, où on le voit s'enflammer sous le baiser de Nathalie (Marie-Josée Croze) et s'attarder aux côtés de Gaëlle, sa fiancée, laissent d'ailleurs présager qu'une part de Rémy – surtout sa soif de plaisir et son amour des femmes – s'est bel et bien inscrite en lui.

La dernière invasion

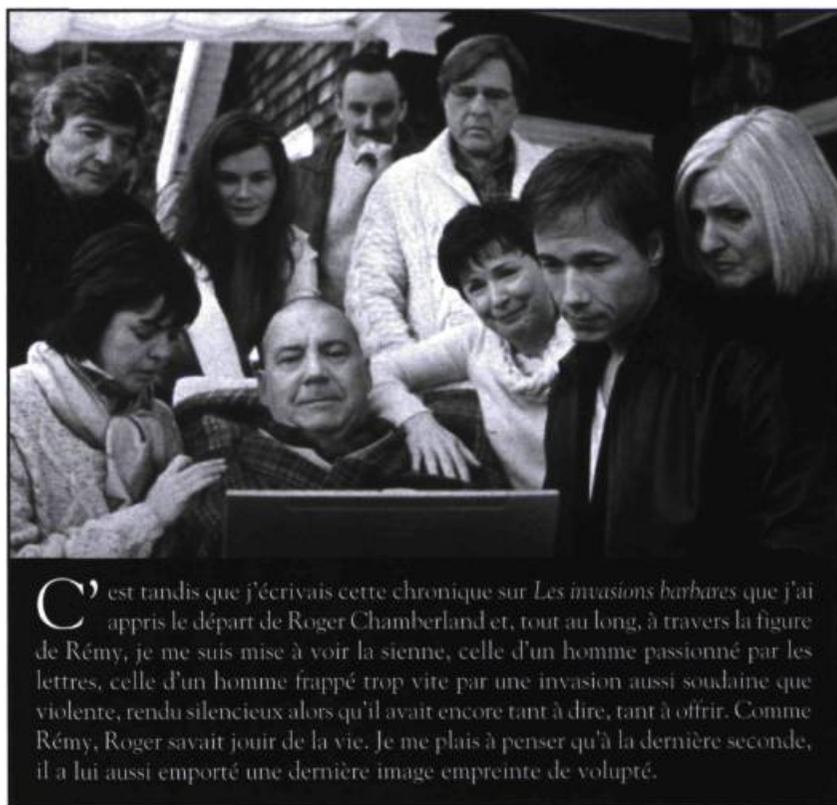
Au-delà de tout le reste, c'est en effet le legs le plus tangible que Rémy aura laissé derrière lui. Sa fille Sylvaine le remerciera d'ailleurs de lui avoir communiqué son amour pour la vie, cet élan vital qui le poussait au plaisir. Nathalie, cet ange qui viendra doucement lui donner la mort, tirera également de ses moments passés avec Rémy un besoin impérieux de vivre.

Dans ses derniers instants, Rémy affronte la mort avec une peur mêlée de sérénité, peut-être parce qu'il décide du moment de sa mort, et sans doute aussi parce qu'il est entouré des siens, de ses compagnons d'armes et de charme. Les adieux sont touchants, filmés avec beaucoup de retenue, avec des silences qui laissent toute la place à l'émotion. Rémy part doucement, emportant avec lui cette image qui a délecté sa jeunesse, qui l'a mis en éveil : les cuisses de la belle Inès Orsini prenant un bain de mer. Le joueur aura donc toujours été authentique dans ses mensonges et ses infidélités puisque sa toute dernière pensée fut pour une femme.

Merci au cinéma Le Clap pour sa précieuse collaboration.

Note

- 1 On le sait maintenant, le film d'Arcand a envahi Cannes en mai dernier et est reparti avec la Palme du meilleur scénario, tandis qu'une Marie-Josée Croze incroyable remportait la Palme de la meilleure actrice (devant Nicole Kidman, comme n'ont cessé de le souligner les médias d'ici).



C'est tandis que j'écrivais cette chronique sur *Les invasions barbares* que j'ai appris le départ de Roger Chamberland et, tout au long, à travers la figure de Rémy, je me suis mise à voir la sienne, celle d'un homme passionné par les lettres, celle d'un homme frappé trop vite par une invasion aussi soudaine que violente, rendu silencieux alors qu'il avait encore tant à dire, tant à offrir. Comme Rémy, Roger savait jouir de la vie. Je me plais à penser qu'à la dernière seconde, il a lui aussi emporté une dernière image empreinte de volupté.